

JUSQU'AU BOUT *A cinquante-neuf ans, alors que nombre de ses contemporains n'aspirent qu'à la retraite,*
AVEC *Léo Ferré a encore pris des risques. Il s'est installé, face à cent*
LEO FERRE *trente musiciens et choristes, sur l'immense scène du Palais des Congrès, et il a entrepris de diriger un orchestre symphonique. Par défi? Par goût de la provocation? Pas du tout. Depuis toujours, il avait envie de conduire un orchestre, on lui en a donné l'occasion, et il le fait. Simplement. Sans se préoccuper des réactions qu'il suscite. Des réactions souvent hostiles: un amateur, un autodidacte, venu, circonstance aggravante, de la méprisable «variété», ose se mêler de «grande» musique, il y a là de quoi déclencher l'ire des critiques musicaux. Ceux-ci ne s'en sont pas privés: pour eux, le long apprentissage, le permis de conduire et le diplôme sont nécessaires à qui veut diriger. De leurs réprimandes, Léo Ferré n'a cure. Le public, son public, a cru en sa sincérité, a partagé son émotion et c'est ce qui compte. Ensemble, ils ont éprouvé du plaisir, l'un à conduire Ravel et Beethoven, l'autre à écouter. Qu'importe alors quelques récriminations! Peut-être même ont-elles fait plaisir à cet ancien, débutant dans un genre neuf pour lui. Elles lui ont prouvé qu'il n'est pas si vieux, qu'il peut toujours, comme il l'a fait tout au long de sa carrière, provoquer l'hostilité. Car, dans la mesure où il sait leur riposter, les attaques et les coups n'ébranlent pas Léo Ferré. Il a décidé de tout dire à «Lui». Franchement. Nettement. Sans farder ses mots, il parle. De cette passion dont il nourrit toute sa vie. Ecoutez-le. Malgré une apparente tranquillité, le lion vieillissant a toujours la dent dure.*

Lui Quelque chose en vous me frappe. On vous croyait violent, coléreux, voire hargneux. Or, depuis quelque temps, vous semblez avoir atteint une sorte de sérénité. Vous sentez-vous enfin vraiment bien dans votre peau?

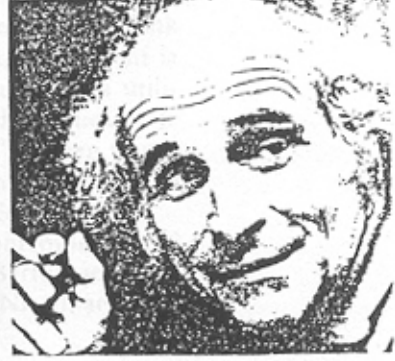
Léo Ferré Peut-être est-ce l'effet de l'âge! Ah! ah! ah! Vous me connaissez depuis longtemps; vous savez que cela n'a pas toujours été facile pour moi. Bon, je me sens effectivement mieux aujourd'hui. Vous n'êtes pas le premier à me parler de sérénité. Mais je ne crois pas le mot totalement juste. Disons que j'ai trouvé un certain calme dans ma vie quotidienne et que je retrouve un certain plaisir à exercer mon métier. Car ce que j'ai entrepris, ce concert, je vous le dis très sincèrement, ça me plaît, ça m'amuse beaucoup. Comprenez-moi bien: je chante depuis très longtemps, mais je n'ai jamais

tellement aimé chanter. Je l'ai fait parce que c'était mon moyen d'expression, parce qu'il me fallait apprendre mon métier. Un métier comme celui-là s'apprend difficilement: il faut du temps, beaucoup de temps. Bien sûr, il m'a parfois apporté de la joie mais, parfois aussi c'était très dur. Tandis qu'aujourd'hui, ce que je fais m'enthousiasme. Le plaisir que j'en éprouve est presque incommunicable.

Lui C'est la réalisation d'un de vos rêves de jeunesse.

Ferré D'enfance plutôt. Voilà: quand j'avais l'âge de mon fils, de Mathieu, je rêvais déjà de musique. J'en ai toujours rêvé. Sans oser l'avouer à personne, parce que j'avais un peu honte. Je me souviens d'une de mes histoires de gosse. A quel âge? Neuf, dix ans. J'étais collégien, pensionnaire... Ma mère venait me voir de temps en temps. Un jour, avec elle,

ENTRETIEN
 AVEC
 L'HOMME-ORCHESTRE
 DE LA
 CHANSON



« Je suis horrible, sans doute encore plus que vous le pensez, mais qu'est-ce que je fais comme monde... »

Jécide à vous aimer.

Lui De beaux préceptes! L'âge a-t-il augmenté votre pouvoir de séduction?
Ferré Oh! oui! Cela n'allait pas bien lorsque j'avais vingt ans. Je n'ai pratiquement pas eu d'aventures, pas même avec les deux ou trois filles qu'on rencontre par hasard et qui vous veulent du bien. J'ai été marié une première fois à vingt-sept ans, je suis resté six ans avec cette femme et je lui ai été fidèle. Je n'aime pas ce mot, fidèle, mais il est facile à comprendre. Avec Madeleine, je suis resté dix-huit ans, toujours fidèle aussi. Sauf à la fin, bien sûr. Mais c'était la fin. Pourquoi cette fidélité? Disons qu'elle était pratique. Madeleine ne me quittait pas d'une semelle et il était facile d'être fidèle. L'âge a accru mes chances, évidemment. Je ne suis plus Léo, je suis Ferré, une marque connue. Parfois, je me demande si je plais ou si c'est Ferré qui plaît. Je m'en moque en définitive. Ferré, c'est un personnage que j'ai fait et quand on lui rend hommage, c'est moi qu'on honore. En théorie, bien sûr, je me fous de l'honneur. Mais l'honneur me fait chaud au cœur autant qu'il m'irrite. J'en éprouve une manière de contentement. Une certaine vanité aussi. Je me dis : à mon âge, les autres mecs sont rangés des voitures, tandis que moi je débute, j'arrive, c'est tout nouveau. Et c'est extraordinaire!

Lui Votre « gueule » ne s'est-elle pas aussi améliorée, comme celle de Montand, qui paraît plus beau maintenant qu'il ne l'était il y a vingt ans?
Ferré Montand, c'est fantastique. L'acteur est gigantesque et son visage accroche. De moi, je suis moins sûr. J'étais l'autre soir au bar du Palais des Congrès, je prenais un verre avec un ami qui tout à coup m'interpelle : « Tu sais ce que ce type vient de dire de toi? » Je regarde le type, il était attablé avec une femme. « Il a dit : Ferré est encore plus horrible que je le croyais. » Ça m'a fait rire. J'ai eu envie de m'adresser au type et de lui dire : « Je suis horrible, c'est vrai, sans

doute encore plus que vous le pensez, mais qu'est-ce que je fais comme monde! » J'étais allé un jour me faire photographier dans un hebdomadaire. Au mur j'ai vu un truc, une sorte d'affiche qu'on trouve parfois chez les gens du métier, mais qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Sous le titre « Covers » il y avait toute une série de photos de filles, des filles à qui l'on téléphone pour leur demander de poser pour un magazine. Belles, anonymes, elles m'ont beaucoup plu. Voilà ce que j'appelle des belles gueules. « Covers! ». J'aimerais bien avoir cette affiche à la maison.

Lui Ces filles d'aujourd'hui vous plaisent. Aimez-vous également la musique actuelle dérivée du rock? Je me souviens d'une certaine hostilité que vous lui aviez, au début, manifestée.
Ferré Je devais être un peu de mauvaise foi. Je connaissais mal, je n'étais pas spécialiste et je voulais juger. On ne doit pas juger quand on ne connaît pas. Je ne le fais plus. J'avais déjà attaqué la musique de jazz. Mais en donnant de bonnes raisons. La musique de jazz n'est pas écrite. Elle est somptueuse dans la mesure où elle permet l'improvisation. Parfois c'est fantastique, extraordinaire, époustouflant... Parfois aussi c'est raté. J'avais essayé de le dire. On m'a mal compris, on m'a accusé de ne pas aimer le jazz. Ce qui est faux. J'aime le jazz. Pas en spécialiste. Seulement en auditeur moyen. Mais je l'aime. Il y a eu le rock, puis la musique pop. Que j'aime aussi. Pas toujours, mais souvent. Ce mot-là, « pop », me plaît beaucoup. Et les musiciens « pop » ont fait des choses extraordinaires. Les Beatles, les Pink Floyd, ce sont des gens qui aiment la musique et qui le prouvent. Ils utilisent des instruments électroniques. Je m'en fous. J'écoute. C'est bien foutu. Ça m'accroche et ça m'emballe. Je ne vais pas m'amuser à décortiquer.

Lui Et la musique « contemporaine »?
Ferré Vous avez égratigné Bartók je crois.
Ferré Jamais Bartók. Ni Alban Berg, ni Béla Bartók.

« Cette fille, elle a son cul dans le violon, elle fait corps avec lui. Elle donnait le coup de voix, le coup de sang, le coup de nerfs, le cri... »

... Schönberg, un petit peu, parce que je le trouvais trop prêcheur. Avant de suivre son propre chemin, d'inventer sa dodécaphonie — j'allais dire dodécacophonie, un mauvais jeu de mots — il avait, pour gagner sa vie, fait un peu de tout : orchestré des opérettes, des chansons. Un jour, il a trouvé; ça devait le travailler depuis longtemps. Il a écrit un « Pelléas et Mélisande » attachant. Son « Pierrot lunaire », c'est bien, quelque peu agressif pourtant. Je n'aime pas votre expression « musique contemporaine ». De son temps, Beethoven écrivait de la musique contemporaine, lui aussi. La musique, c'est la musique. Bonne. Ou mauvaise. Mais les classifications me hérissent. Berg, c'est formidable. Dans un prochain concert, je mettrai au programme le troisième acte de « Wozzek ». Il y a de la magie dans cette œuvre. Vous voyez bien que je ne suis pas hostile à la

musique sérielle. L'expliquer ? Non, je ne sais pas. Mais le Deuxième concerto de Bartók m'aime. J'aimerais le jouer. Avec une fille que j'ai entendu l'autre jour. C'était une sud-coréenne dont je n'ai pas retenu le nom. Je l'ai écouté pendant trente secondes, cela a suffi pour que je vibre. Je me suis dit : « Cette fille, elle a son cul dans le violon, elle fait corps avec lui ». Elle a fait en jouant un : « Roach ! ». Roach ! Elle allait au-delà du coup d'archet, elle donnait le coup de voix, le coup de sang, le coup de nerfs, le cri !

Lui Vous avez le goût du cri. Concevez-vous votre chanson comme un cri ?
 Ferré Oui, j'ai souvent envie de crier. Et je crie. Fort.

Lui Vos cris sont parfois convaincants. J'ai marché en écoutant « Basta » alors que je refuse la misogynie qui se dégage de votre texte.

Ferré Je ne suis pas vraiment miso-

gyne. La misogynie, c'est très pratique quand on veut quitter une femme. On n'est misogyne que contre les femmes qui vous ont fait marner, je ne veux pas dire « souffrir ». Contre des femmes que l'on connaît. Quand on m'accuse d'être misogyne, je m'en tire souvent par une pirouette. Le M.l.f. ? Ce sigle m'énerve, il me fait penser à la L.v.f. de l'Occupation, la Légion des volontaires français contre le bolchevisme. Et puis, je crois que les femmes n'ont pas besoin de se libérer, elles le sont. On vit dans le matriarcat. Demandez à n'importe quel homme, qui commande à la maison; neuf fois sur dix, il vous répondra : c'est ma femme. Et c'est normal. L'an dernier, je reçois un journaliste proche du M.l.f. Il m'accuse : « Vous êtes misogyne », me dit-il. Je lui réponds : « N'employez pas ce mot-là. Misogyne, c'est aussi difficile à écrire que gynécologue. » J'aime la femme.

« Il n'est pas indispensable de penser au sexe. Faire l'amour comme ça, sans se toucher, juste avec le regard, c'est fantastique... »

Enormément. Un soir, je chantais « La the nana », une chanson cent pour cent pour la femme. Un type m'engueule : « Vous sacrifiez au culte de la femme-objet ». La femme-objet, vous pensez ! Je deviendrais homosexuel dès demain matin s'il me fallait considérer la femme comme un objet.

Lui Tout dépend de ce qu'on appelle femme-objet. Certaines femmes se sentent objets dès qu'elles sont désirées et elles considèrent comme mépris les manifestations d'admiration.

Ferré Je les comprends dans une certaine mesure. Le désir et le mépris vont souvent de pair chez les hommes. Une fille vous plaît, vous la désirez, vous parvenez à vos fins et vous la laissez tomber. Immédiatement ! Écoutez les hommes parler des femmes : tout de suite, la conversation prend un ton désagréable; les phrases grossières, les gros mots abondent. C'est signifi-

catif. L'homme a peur de la femme; pour se défendre, il l'attaque. Et il la traite en objet. Ce n'est pas sa faute d'ailleurs. Il a été éduqué comme ça. On lui a dit : « L'homme doit être un homme, c'est-à-dire un dur; il doit savoir réduire les femmes à merci ». Il agit en conséquence. Et les femmes ont bien raison de se méfier. Et de protester. La drague est à la mode. C'est un tort. Un homme ne devrait jamais avoir besoin de draguer une fille. Un regard devrait lui suffire. Un regard suffit d'ailleurs pour voir si on plaît ou non. Jamais il ne faut dire à une femme : « Viens, on va coucher ensemble ». Elle, elle a le droit de le dire, c'est plus normal. Elle peut aussi ne pas le dire. Ça lui laisse la possibilité de ne pas être cette chose à plaisir à laquelle certains veulent la réduire.

L'amour, c'est un acte beau, grave. Ce n'est pas tellement la pornogra-

phie vivante dans un lit. Les yeux sont plus importants; et aussi ce besoin d'eau nécessaire pour désaltérer une bouche devenue sèche. Il n'est pas indispensable de penser au sexe. Faire l'amour comme ça, sans se toucher, en regardant quelqu'un qui vous regarde, c'est fantastique. On découvre l'intuition de l'instant, comme disait Bachelard. Je crois que vous êtes d'accord avec moi là-dessus. Pas besoin de s'accrocher.

Lui Si nous passions à l'anarchisme, nous serions peut-être moins d'accord. C'est une de vos fidélités ?

Ferré Non. Mais je veux d'abord vous donner quelques précisions. Un type qui vous dit : « Je ne fais pas de politique » ment. Parce que, de la politique, tout le monde en fait. Je vis dans la Cité : je fais de la politique; je m'arrête à un feu rouge, je fais de la politique. On m'a dit anarchiste. Souvent. A tort. Il y a

« Qui peut se dire de droite? Le type qui s'affirme de droite, j'ai envie de le mettre dans un zoo... »

... bien longtemps, j'avais écrit une chanson, drôle, un peu grinçante : « Graine d'ananas ». Plus récemment, j'en ai écrit une seconde : « Les Anarchistes ». J'ai fait quelques galas pour « Le Libertaire ». Et c'est tout. Mais dans notre monde, ça suffit pour qu'on vous voit avec une carte en poche, pour qu'on vous classe, pour qu'on imagine votre couleur. Je connais un anarchiste. Il vit seul à la campagne, il a toujours le sourire. Il ne vit pas avec un autre « anar ». Deux anarchistes, ça commence à être très difficile. Trois, c'est la guerre. L'anarchisme — le mot me déplaît, il ressemble à communisme — l'anarchisme, c'est une façon politique de s'exprimer. L'anarchie, c'est autre chose, la formulation politique du désespoir, la solution extrême. Un sentiment aussi noble, aussi beau que l'amour puisqu'il annonce la négation de toute autorité. Je ne suis pas un penseur anarchiste, je n'ai jamais exposé publiquement de théories anarchistes. Je ne suis pas capable de le faire. Et ces théories je ne les sens pas. J'ai lu, très mal d'ailleurs, les textes des théoriciens, de Stirner par exemple. Il y a à boire et à manger là-dedans. Et lorsqu'on me dit : « La propriété c'est le vol », j'ai tendance à renverser la formule, à dire : « Le vol, c'est la propriété ». Je ne suis pas de droite, évidemment : qui peut se dire de droite aujourd'hui? Le type qui s'affirme de droite, j'ai envie de le mettre dans un zoo, pour le montrer à mon fils. Je dirai à Mathieu : « Regarde. Celui-là est de droite. Regarde-le bien. »

Lui Le refus de l'autorité éclate pourtant dans vos chansons. Et d'une manière si violente que les anarchistes les reconnaissent comme leurs.

Ferré Les violents se trompent; ils se disent anarchistes, ils ne le sont pas. Moi, je ne me suis jamais dit anarchiste. Cette chanson qui s'appelle « Les Anarchistes », je ne la chante plus. Pourquoi? Parce que le mot anarchiste fait peur. Et que les gens voient derrière lui les bombes, le

terrorisme, la violence.

Lui Elle remportait pourtant un beau succès, cette chanson. Dès que le mot anarchiste était prononcé, la foule se levait, hurlante, possédée...

Ferré Eh, oui! C'est justement ce que je veux éviter. Quand je faisais des galas pour les « anars » à la Mutualité, ils se transformaient toujours en meetings. Et, très vite, ça devenait dangereux, la violence montait. Alors que je déteste la violence. C'est vrai que je refuse toute autorité. Celle venue d'en haut et qui vous contraint. Mais celle des bandes qui tiendraient la rue et imposeraient leurs vues serait aussi contraignante.

J'ai vu l'autre jour à la télévision un cinéaste italien. Il crachait sur le pouvoir, le pouvoir le faisait bondir. On lui a demandé quelle forme de pouvoir il souhaitait. Il a répondu : une démocratie, avec un gouvernement pas trop faible, sans quoi il tomberait, mais pas trop fort non plus, sans quoi il vous écraserait... Quand un tel gouvernement existe, c'est le moment où les gens se sentent les plus libres dans la société.

Lui Le moment juste avant la décadence?

Ferré Voilà. Vous pouvez respirer dans la rue sans qu'on vous demande pourquoi vous respirez. Un soir, je sortais d'un gala, un jeune homme, dix-huit ans à peine, s'est approché de moi et m'a tiré les cheveux. Très fort. Crac! « Qu'est-ce que c'est que ça? a-t-il dit. — Ce sont mes cheveux. — Pourquoi sont-ils longs? — Parce que mon père me les faisait toujours couper et que j'avais envie de les porter longs. Je n'y ai jamais réussi. Maintenant que c'est permis, je les ai longs. » Vous rendez-vous compte de ce toupet? Tirer les cheveux d'un type parce qu'il les porte longs. Eh bien, la bonne société pour moi, c'est celle où personne ne se préoccupe plus de la longueur de vos cheveux. Ni de ce que vous pensez. Ni de ce que vous dites. Ni de ce que vous faites. (Propos recueillis par Lucien Rioux.)